

Texte commençant par : « Revenons maintenant sur ce qu'on entend par crise de la IV^e internationale »
Page 2 point d

LES CADRES

Deux facteurs, l'un conjoncturel, l'autre permanent, se mêlent sur ce point. Le facteur conjoncturel, qui joue entièrement contre la « formation de cadres » tient à l'origine sociale et la formation intellectuelle et idéologique des dirigeants de la IV^e. La grande majorité des intellectuels venant à la révolution, nonens volens, considèrent comme non vulgarisable et comme non nécessaire à vulgariser, leur « capital idéologique ». Pour eux une division du travail existe entre les agitateurs et organisateurs et les théoriciens. C'est idiot, mais c'est statistiquement une terrible réalité. D'où négligence dans la formation des « cadres ». Mais les « mandarins » sont tout préparés à vivre sur l'erreur permanente qui a présidé à notre travail, à savoir une caricature de la notion « la crise de l'humanité, c'est la crise de la direction révolutionnaire ».

Rapidement la crise de l'humanité N'EST PLUS EN GRANDE PARTIE LA CRISE DES MOYENS QUI MANQUENT A LA CLASSE POUR VAINCRE, mais avant tout, LA NON PENETRATION DES IDEES ET MOTS D'ORDRES « SOCIALISTES CONSCIENTS » DANS LA CLASSE. Tout ne relève plus alors que d'une plus grande ou moins grande conscience dans la tête des leaders et de leurs plus ou moins grand nombre de moyens matériels et humains chargés de faire pénétrer leurs idées. Dès lors, on ne forme plus du tout de cadres sacrifiant cette tâche à l'agitation, ou si on en forme, on fait une école stérilisante tout juste capable de permettre de tenir en main la « base ». Il est facile de critiquer la manière dont le problème des cadres a été abordé dans une période de décomposition du mouvement. Il faut aller plus loin et voir si le type d'« école » pratique dans les meilleurs périodes n'était pas déjà quelque chose de tronqué ou de faux. Cette discussion peut éclairer elle aussi ce qui précède et ce qui suivra, dans cette lettre, sur le problème du parti. Pourquoi les cours ont toujours eu un côté « principes et recettes de la cousine Douille » ? Pourquoi ceux qui ne se sont pas « éduqués » eux-mêmes vivent-ils sur des schémas tellement caricaturaux qu'ils sont plus dangereux que le simple bon sens ? Et SURTOUT POURQUOI, MEME LORSQUE CETTE « EDUCATION » EST DU MOINS MAUVAIS ALOI, LE « CADRE » DE CHEZ NOUS EST, EN GENERAL, UN COUTEAU SANS LAME OU UN CANDIDAT MARTYR DES QUE LA PELLICULE PROTECTRICE DU « PARTI » EST ABSENTE ? PARCE QUE, QU'ILS LE VEUILLENT OU NON , NOS DIRIGEANTS, PENDANT DES DECADES, ONT CONCU LA GUERRE DE CLASSE COMME UNE GUERRE IDEOLOGIQUE, UN POINT C'EST TOUT.

Notre mouvement n'est même plus capable de mener cette guerre idéologique,, ce qui rend la tragédie encore plus dérisoire. Mais on peut dire qu'il l'a menée potablement jusqu'à la guerre. Et déjà la source de l'inefficacité impuissance était la suivante : aucune division du travail, aucune spécialisation des hommes, aucun effort réel pour la construction d'une organisation de guerre civile ADAPTEE aux conditions modernes de la guerre civile (qui n'a rien à voir, faut-il le dire, avec le stockage d'armes) Quitte à user un peu du paradoxe pour mieux être compris, je dirais que les lois qui, pour d'autres causes, ont présidé à la technique de la construction de l'armée des Jésuites, des ordres croisés, - au service de l'église, des organisations étatiques ou privées anti-communistes

- au service du capitalisme, toutes ces lois sont méthodologiquement valables et DOIVENT ETRE MISE en pratique
- au service d'une cause, dans d'autres circonstances, de la même manière que, quels que soient les «révolutions» dans la technique des armements, les lois fondamentales de la guerre ne varient pas.

On ne fait pas une organisation de guerre civile sans former des orateurs, des spécialistes du syndicalisme, des faussaires, des économistes, en résumé des individus diversifiés quant a leurs connaissances, leurs tâches et leurs milieux de travail. Il n'y a là rien de neuf, absolument rien de neuf. C'est ce que des rêveurs ont appelé le « blanquisme » de LENINE . C'est ce que le Komintern a fait pendant des années au service de la révolution avant de le faire au service de la contre révolution stalinienne.

Ce n'est pas là un sujet de critique, de découragement, ou de théorisation en bocal. Je m'excuse de me citer : à la fin d' « armer le parti », j'avais écrit que, de nos jours, armes de la critique et critique des armes sont indissociables . La formation de « cadres » doit être vue et revue sous cet angle. Et si notre groupe doit survivre, ET SERVIR A QUELQUE CHOSE, aussi pénible et écrasant que cela pourra apparaître au

premier abord, c'est sous cet angle qu'il devra se former lui-même et former les gens autour de lui.

Fin de la citation

La fin du texte de Raoul nécessitera de revenir sur les questions qu'il pose vis-à-vis de l'URSS et de la situation internationale. Ecrite en 1954, cette lettre est d'une actualité totale. Raoul pose le cadre et les jalons d'une analyse politique et non « anecdotique » de la source de l'inefficacité et de l'impuissance de la IV internationale et plus généralement du mouvement Trotskiste : « la guerre de classe conçue comme une guerre idéologique ». Sans aller plus avant dans le pourquoi de ce « glissement », il fixe en quelques lignes les questions qu'il nous faut aborder pour envisager d'aller plus loin.

- 1 Ce que Raoul appelle « l'erreur permanente qui a présidé à notre travail, à savoir la caricature de la notion : la crise de l'humanité, c'est la crise de la direction révolutionnaire »
- 2 La non pénétration des idées et mots d'ordre des socialistes conscients dans la classe.
- 3 Pourquoi ceux qui ne se sont pas « éduqués » eux-mêmes, vivent-ils sur des schémas tellement caricaturaux, qu'ils sont plus dangereux que le simple bon sens
- 4 « C'est ce que des rêveurs ont appelé le Blanquisme de Lénine. »

La conception du « parti » défendue dans ce texte est très proche de la conception du parti de Lénine. Il faut le constater, cette conception du parti n'a JAMAIS été celle de Trotski . Ni avant 1917 , ni après 1923. Les différentes bibliographies de Trotski, écrites par des fidèles du trotskisme comme P. Broue, donnent l'éclairage nécessaire à la compréhension de ces années de révolution de 1917 – 1923. Trotski rejoint le parti bolchevik, il en devient l'une des deux figures « historiques ». Trotski se sert du parti comme on se sert d'un outil que « d'autres » ont construit. Ce qu'il construit, lui, c'est une armée (l'armée rouge), c'est une administration dans le domaine des transports et de l'industrie, pour sortir la révolution de ses contradictions. La relecture des faits historiques nous montre que Trotski se sert du parti, plus qu'il ne le construit lui-même ; ce qu'il construit, c'est la révolution.

Tant que le mouvement est ascendant et que de nombreux responsables construisent cet « outil », Trotski s'y implique et l'utilise. Dès que ce parti et l'ensemble des administrations de l'état, des soviets, et de l'économie se grippent, il ne dispose plus de l'outil nécessaire pour mener le combat contre la bureaucratie

Son accord, « le boc » qu'il fait avec Lénine malade, pour mener ce combat contre la bureaucratie, Trotski ne va pas le mettre en application. Il attend Lénine pour engager la lutte et il tergiverse lors du XII congrès du PCUS . Nous avons là les racines de la guerre idéologique contre la bureaucratie. Ce n'est pas une guerre totale ,s'appuyant sur une organisation structurée, disposant de moyens techniques et humains, c'est une guerre idéologique . Il ne s'agit pas de réécrire l'histoire, ni de savoir si, dans d'autres circonstances, le cours de la révolution russe et mondiale aurait pu être changé. Il s'agit de comprendre « la source de l'inefficacité et de l'impuissance » qui semble frapper le mouvement trotskyste depuis la première opposition des « 46 » de 1923. Il est à noter que Trotski ne fait pas partie des 46 vieux bolcheviks qui s'opposent publiquement à Staline et à Zinoviev. Toute la bataille contre le stalinisme va être marquée par cette ambiguïté. Même le combat idéologique va souffrir de ne pas s'adosser sur un cadre organisationnel de type bolchevik . Le stalinisme et le trotskisme vont se revendiquer du même héritage « bolchevik », alors qu'ils ne sont l'un et l'autre que les deux faces d'une même médaille qui n'a plus qu'un rapport tronqué avec le bolchevisme.

Le combat idéologique de Trotski, aussi juste soit-il, n'a plus de cadre pour s'incarner. Le combat matériel de la bureaucratie pour ses privilèges a un cadre matériel à défendre : l'appareil d'état soviétique, et n'a que faire du marxisme.

Lorsque Trotski est assassiné en 1940, il n'y a pas d'organisation structurée conçue pour la guerre civile, pour la révolution. La fondation-proclamation de la IV° internationale est un acte de cette guerre idéologique. Ce n'est, en aucun cas, le cadre d'une organisation de type bolchevik, prêt à rendre coup pour coup et à assumer ses responsabilité de direction dans les situations de crises ouvertes. Trotski ne met pas des années (qui suivent 1936) pour former une direction capable de construire cette organisation qu'en théorie, il reconnaît « nécessaire » à la victoire du socialisme.

C'est ce que Raoul explique quand il aborde la question de l'erreur permanente qui a présidé à notre travail, à savoir une caricature de la notion de la direction révolutionnaire.

« Rapidement la crise de l'humanité N'EST PLUS EN GRANDE PARTIE LA CRISE DES MOYENS QUI

MANQUENT A LA CLASSE POUR VAINCRE ,MAIS AVANT TOUT, LA NON PENETRATION DES IDEES ET MOTS D'ORDRE SOCIALISTES CONSCIENT DANS LA CLASSE »

Et pour que ces idées et mots d'ordre pénètrent dans la classe ouvrière, il faut former des cadres, des agitateurs, des propagandistes. Il faut un instrument qui ne soit pas un couteau sans lame. Il n'est pas sérieux de mettre sur le dos de « pas de chance » l'impuissance et l'inefficacité du trotskisme , tel qu'il s'est développé , et tel qu'il se présente à nous au travers de ces multiples scissions et nuances. Il y a un aspect « objectif » à cette situation, qu'il faut rechercher aux racines même du parcours de Trotski, ce qui n'enlève rien à ses qualités mais ne doit pas en faire un « sauveur suprême »

Le trotskisme a combattu le stalinisme sans jamais rompre avec lui, comme deux prisonniers attachés ensemble par une même chaîne. Ce qui était déjà le cas du vivant de Trotski est devenu une caricature dans les mains de ceux qui ont ramassé l'héritage.

Dans le paragraphe (b-c) en page 2 de sa lettre, Raoul fait référence à son texte « armer le parti » : « Les erreurs d'analyse et de pronostics de la IV^e internationale tiennent à une méthodologie crypto-bureaucratique. A partir du moment où la marche vers le socialisme se réduit à une abolition de la propriété privée et où les critiques ne jouent que sur le plus ou moins grand contrôle que les travailleurs exercent sur l'état et l'appareil de production, on ne peut penser qu'en termes d'états capitalistes ou d'états ouvriers plus ou moins dégénérés »

Cette vision liée à une approche « économique » du socialisme se retrouve déjà en 1921 lors de la discussion sur le rôle et la place des syndicats en URSS. Trotski reconnaîtra qu'il a eu tort sur ce point lorsque se discute la question « politique » des NATIONALITES QUI IMPLIQUE Staline et la bureaucratie. Au XII congrès du PCUS, Trotski est « silencieux » et fait un rapport sur l'économie (se rapporter au Trotski de Pierre Broué) . Concluant la 2^e partie de son livre sur Trotski, P. Broué résume le début du parcours de L.D. Trotski : « Il n'a pas été, en dépit de son attachement et de son esprit de discipline, un homme de parti après 1917, alors qu'il ne l'avait pas été du tout avant cette date. Surtout, il n'est pas un homme d'appareil, et ses fonctions de tribun, de meneur d'hommes, de chef de guerre ne lui ont pas donné le temps de se familiariser avec ces luttes fractionnelles en coulisse » (page 394)

Les idées, les idéologies, ont besoin pour prendre corps de s'incarner dans un cadre, dans une organisation, pour résister aux pressions que l'idéologie ambiante et permanente que la bourgeoisie fait peser sur chaque individu « aussi fort et brillant soit-il ».

Tout le parcours de Trotski avant 1917 est marqué par cette volonté de conciliation. Il en parle lui-même dans son texte « la révolution permanente » (page 85). S'il a conscience très tôt du risque que fait peser sur le parti et sur l'URSS le danger bureaucratique (Broué dit : dès 1918), il pense aussi que le seul remède se trouve dans le développement de l'économie planifiée et dans la révolution mondiale.

Il n'envisage pas qu'en cas d'échec de cette révolution européenne et devant les difficultés de l'économie planifiée dans un pays arriéré et isolé, la révolution puisse « échouer » 5 ans après avoir commencée ; et que la seule chose qui puisse être la garantie d'un avenir positif est l'outil de cette révolution, ce parti qui, minoritaire, a traduit un temps l'aspiration de millions de travailleurs de la ville et des campagnes. C'est l'une des différences fondamentales entre Trotski et Lénine.

Le dernier combat de Lénine est centré sur le parti, sur son régime interne, sur le danger de liquidation de toute politique marxiste. Les derniers textes de Lénine ne laissent aucun doute sur ses inquiétudes et sur tout refus de conciliation avec la bureaucratie.

Si je pense qu'il est nécessaire de revenir sur l'analyse de cette période de notre histoire, c'est parce qu'elle représente une « rupture, une faille » qui n'a jamais été digérée ni comblée. Depuis cette date TOUTES LES REVOLUTIONS ONT AVORTE , trahies de l'intérieur et massacrées de l'extérieur. 80 années d'échecs répétés qu'on ne peut rayer d'un trait de plume, et représentent la continuité de l'impuissance et de l'inefficacité d'une orientation.

Tout est à étudier dans ces 80 années; il n'est pas possible, si l'on pense que la lutte pour le socialisme reste la seule perspective positive pour notre monde, de continuer à faire semblant d'être sur la bonne voie en se revendiquant d'un héritage d'échec.

La classe ouvrière et, avec elle, une grande partie de la paysannerie et de la petite bourgeoisie, vont remonter à l'assaut du vieux monde capitaliste. Pour ça, ils n'ont pas besoin d'être électrisés ou manipulés par qui que ce soit . Mais pour gagner - même provisoirement - dans un pays donné, il est nécessaire de disposer « d'une organisation de guerre civile ADAPTEE aux conditions modernes de la guerre civile » . D'où l'importance des réflexions de Raoul sur cette nécessité et sur ce que des « rêveurs ont appelé le Blanquisme de Lénine ». Le vieux monde ne tombera pas de lui-même sans être dynamité de l'intérieur. Il résistera de toutes ses forces jusqu'à s'autodétruire, s'il le faut, pour empêcher cette

évolution vers une société sans classe. La barbarie de notre époque n'est qu'un avant-goût de l'égoïsme dont est capable le capitalisme.

Il n'y a aucune garantie de réussite, ni aucune police d'assurance sur l'avenir . Une chose est sûre, c'est qu'en l'absence d'une organisation de guerre civile, les masses iront à l'abattoir . ' les lois fondamentales de la guerre ne varient pas ' .

En conclusion de ce texte, il est logique que

- 1 Je considère l'héritage du trotskisme comme devant être l'objet d'un examen approfondi.
- 2 Seule la référence au marxisme peut servir de filiation dans la lutte et non de « bible » permettant de répondre à un QCM sur le mouvement ouvrier.
- 3 L'immensité des tâches à accomplir ne nous cache pas que nous devons pour cela rester « vivant » intellectuellement, autant que physiquement.
- 4 Actuellement aucun groupe (si petit soit-il) ne peut prétendre à lui tout seul assurer cette continuité et ce combat, sans tomber rapidement dans un sectarisme et un activisme qui ne peuvent être que le négatif de cette organisation de guerre civile.
- 5 L'on doit en même temps que se mène le combat idéologique et politique, commencer le combat technique et concret pour la création de ce réseau matériel qui sera un des outils de cette organisation de guerre civile
- 6 Cette lutte ne peut être qu'internationaliste dès le départ.

M. MARTIN